Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous unis dans la tranchée ?

1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple

Extrait de la publication

Du même auteur

Bains de foule
Les voyages présidentiels en province, 1888-2002
Belin, 2006

C'est en marchant qu'on devient président
La République et ses chefs de l'État, 1848-2007
Aux lieux d'être, 2007

Obéir, désobéir
Les mutineries de 1917 en perspective
(avec André Loez)
La Découverte, 2008

Pratiques et méthodes de la socio-histoire
(avec François Buton)
PUF, 2009

Face à la persécution
991 juifs dans la guerre
(avec Claire Zalc)
Odile Jacob, 2010

Extrait de la publication

NICOLAS MARIOT

Tous unis dans la tranchée ?

1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE

ISBN 978-2-02-111881-0

© Éditions du Seuil, septembre 2013

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour mon père

Aux gars de Palente, 1986-1988

« Moi je continue ma vie qui n'est pas de la vie mais une très intéressante expérience sociologique. »

Robert Hertz, service militaire, caserne du 132e RI à Reims, lettre à son beau-frère du 28 janvier 1901.

« On n'est pas égaux d'origine
Ni d'galett, ni d'chic, ça d'accord ;
Mais on est frèr'pour deux machines :
C'est pour la merde et pour la mort »

Chanson « Le soliloque du poilu » dans André Pézard, *Nous autres à Vauquois, 1915-1916, 46e RI*.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

INTRODUCTION

La tranchée des lettrés

« Je vis complètement avec mes hommes, braves ouvriers des régions envahies. » Voilà comment Guillaume Apollinaire, le maréchal des logis de Kostrowitzky pour l'armée, décrit sa situation de chef de pièce d'artillerie (G. A., 8 nov. 1915, p. 164*.) « J'ai été mêlé à mes soldats. Je les ai mieux connus », lui fait écho l'historien Marc Bloch pour préciser ce qu'il perd en devenant officier (M. B., p. 149). Dès la mi-décembre 1914, l'écrivain et médecin Georges Duhamel, Prix Goncourt 1918 pour *Civilisation*, écrit à sa femme : « Je devrai à la guerre d'être sorti de mon trou habituel et d'avoir vu une collection énorme de types que rien ne pouvait me faire imaginer. » (G. D., 16 déc. 1914, p. 143.) Le constat se fait plus sociologique encore chez un autre lieutenant : « Sur la position, je causais longuement avec mes hommes, auxquels je dois l'une des plus précieuses leçons de cette guerre : au bourgeois calfeutré que j'étais, ils ont ouvert des échappées sur l'âme populaire, ses préjugés, ses peines, ses espoirs [1]. » Dans ces observations, la curiosité voire l'intérêt sont manifestes. Pourtant ils ne suffisent pas toujours à assurer, loin s'en faut, l'harmonie des échanges entre des hommes issus de milieux sociaux souvent éloignés. Le peintre Fernand Léger, simple soldat dans le génie, témoigne de sa pénible adaptation aux soldats de sa section : « Je suis à une rude école. Ils ont très peu d'estime pour moi,

* Les références en fin de citation renvoient aux sources principales des témoignages en fin de volume, p. 473 à 477.

Extrait de la publication

je suis un inutile, je ne suis pas “dans le rail”. Je reste un civil dépaysé et qui a pour eux des étonnements et des admirations inexplicables. » (F. L., 5 oct. 1914, p. 11-12.) Louis Krémer, poète amateur et liquidateur judiciaire chez un notaire lorsque la guerre éclate, raconte sa difficulté à vivre dans un milieu « étranger et même totalement hostile » qu'il méprise et dont il souffre d'être rejeté. « En butte à toutes les tracasseries » dans une section où, comme il l'écrit, « instruction, éducation, correction, sérieux, sont les choses les plus méprisées, les plus honnies, les plus nuisibles », il devient le souffre-douleur du groupe avant d'être muté comme agent de liaison au service d'un officier (L. K., 9 juin 1916, p. 115). Reste que, même sous la forme d'une interminable punition – d'autant plus tragique dans le cas de Louis Krémer qu'il décède de ses blessures en 1918 –, les tranchées furent bien le lieu d'une expérience sociale hors norme : elle est l'objet de ce livre.

Une guerre des classes ?

Tout lecteur de correspondances ou carnets de guerre peut le constater : si cette littérature raconte évidemment le front et son cortège de douleurs, elle est aussi, pour la quasi-totalité des témoins issus des milieux aisés de la société, un exposé de leur découverte des classes populaires. La raison en est simple. Pour eux, membres des classes dominantes partis, volontaires ou non, sur la ligne de feu, le front est le lieu d'une rencontre, extraordinaire au sens plein du terme, avec les gens du peuple. C'est à l'analyse de ce moment exceptionnel, historiquement comme par son ampleur, que ce livre convie. Il s'agit d'y observer certes le brassage social qu'occasionne mécaniquement la présence conjointe d'hommes ordinairement éloignés les uns des autres par la culture, l'argent et le milieu, mais aussi de constater la perpétuation au front des hiérarchies sociales de l'époque.

Ainsi entendu, le propos de l'ouvrage est simple : montrer comment des intellectuels, le plus souvent étudiants,

universitaires, hommes de lettres, artistes ou médecins, plus rarement industriels ou avocats[2], ont raconté leur découverte de ces hommes qu'ils ne voyaient jusqu'alors que de loin et de haut. Et par là, second mouvement, reconsidérer ce que furent le statut et les fonctions du patriotisme dans cette guerre : c'est en effet en constatant ce qu'ils jugent être une absence d'idéalisme chez leurs compagnons de combat que ces lettrés en viennent à réaffirmer non seulement le sens de leur propre engagement guerrier, mais encore leur rôle de bras droit de l'État dans l'éducation du peuple. L'enquête interroge ainsi les habituelles analyses de la Grande Guerre comme creuset d'une osmose passagère entre groupes sociaux. Loin de vérifier cette image, le conflit représente un moment important de cristallisation des distances sociales.

La méthode suivie est tout aussi élémentaire : elle consiste à traquer dans les correspondances, carnets et autres témoignages laissés par ces intellectuels combattants toutes les mentions, jusqu'aux plus infimes et apparemment anodines, qui racontent l'état des rapports sociaux dans les tranchées. Par exemple lorsque le fantassin Barbusse insiste, dans une lettre où il demande l'envoi de guêtres, pour que sa femme choisisse « un article pas trop chic, trop officier, quelque chose de solide, épais, et simple soldat, non verni. C'est mille fois préférable » (H. B., 23 août 1915, p. 198). Lorsque André Kahn, avocat, apprend à rouler ses cigarettes avec des camarades du front (A. K., 17 oct. 1914, p. 32) ; ou Georges Duhamel, à jouer au loto (G. D., 25 juin 1915, p. 247). Lorsque le docteur en droit Jules Puech, simple soldat volontaire de 35 ans en 1914, raconte à sa femme qu'il a su trouver, pour les travaux de force, une main secourable : « Mon pelleur était Salvan, le terrain très dur. » (J. Pu., 26 oct. 1915.) Lorsque enfin, sensiblement plus brutal encore, Jean Norton Cru, le fameux auteur de *Témoins*[3], note dans une lettre en parlant des soldats qui l'entourent : « J'ai une conscience, eux semblent s'en passer. » (J. N. C., 31 mai 1916, p. 158.)

En collectant ce type de traces, le pari de l'enquête consiste à

Extrait de la publication

se saisir d'un corpus aujourd'hui canonique pour y repérer non, comme c'est généralement le cas, ce que l'épreuve guerrière peut avoir de partagé sinon d'universel ou d'anthropologique, mais au contraire les très nombreux décalages entre les vécus des membres des classes cultivées et ceux de la grande majorité des soldats. Un corpus canonique ? Ceux qui nous accompagneront sont parmi les plus illustres et les plus commentés des diaristes de la Grande Guerre : Genevoix, Pergaud, Barbusse, Dorgelès, Pézard, Delvert, Bloch, Mairet ou Cru. Des vécus décalés ? Il s'agit de proposer une lecture de ces célèbres « écrits de guerre » qui soit non seulement différente mais, j'espère le montrer, plus réaliste sociologiquement. Car en consignant leur expérience du monde des tranchées et de la commune épreuve de la boue ou du bombardement, ces intellectuels livrent aussi un témoignage, paradoxalement peu relevé dans les travaux historiens, sur les différences sociales maintenues, déplacées et parfois aussi renforcées durant le conflit.

Une histoire à parts inégales

La présentation générale de l'ouvrage, telle qu'elle vient d'être résumée, soulève une objection immédiate : comment prétendre écrire une histoire sociale des tranchées à partir du point de vue des seuls membres de la bourgeoisie intellectuelle ? Autrement dit, pourquoi ne pas faire également appel aux écrits populaires dès lors qu'on entend parler des rapports de classe au front ? Comprendre ce paradoxe nous fait entrer de plain-pied dans la démonstration : si les membres des classes dominantes évoquent très fréquemment, dans leurs témoignages, les différences existant entre les soldats mobilisés, c'est que la guerre représente pour eux une expérience de l'altérité sociale aussi profonde que prolongée. Sur les premières lignes, les lettrés se retrouvent comme à l'isolement au milieu d'hommes issus de milieux populaires dont, le plus souvent, les habitudes et le style de vie leur sont à la fois étrangers et inconnus. Le

Extrait de la publication

phénomène est particulièrement marqué pour ceux qui partent dans le rang puisqu'ils se retrouvent à la fois dans des positions militaires dominées et socialement marginaux dans leur unité de vie. Il existe aussi pour les gradés lorsqu'ils sont seuls à la tête de leur formation, quand bien même ceux-ci peuvent, lors des repos dans l'arrière-front, prendre leur repas en commun dans leurs « popotes ». Car même lorsqu'ils retrouvent, au hasard des affectations, la compagnie de quelques hommes issus du même milieu qu'eux, les intellectuels restent toujours minoritaires au sein de la troupe.

La plupart des personnages de ce livre notent leur isolement social. « Là où on se bat, là où on écope et là où on meurt : le peuple y est et une infime minorité de bourgeois qui font honnêtement leur devoir ou trop candides pour se défiler », constate ainsi, début 1915, Jules Isaac, le co-auteur du fameux manuel *Malet et Isaac* (J. I., 19 janv. 1915, p. 72). En juillet de la même année, le secrétaire de la revue *La Paix par le droit* et auteur d'une thèse sur Proudhon, Jules Puech, demande : « Où sont donc les intellectuels ? Tués, embusqués, au feu, réformés ? En tout cas il n'en pleut pas ici. » (J. Pu., 14 juil. 1915.) Un tout frais fonctionnaire des impôts, Jean Leymonnerie, raconte son incorporation de classe 15 – il a 20 ans cette année-là : « Je suis le seul bachelier complet de ma compagnie. Cela m'a déjà valu quelques corvées en supplément, notamment de balayer la chambre trois matins de suite. » (J. L., 20 déc. 1914, p. 46.) L'écrivain Léon Werth signale quant à lui ceux des hommes « qui se détachent sur le fond ouvrier et paysan » : le régiment, environ 3 000 hommes de troupe, « connaît son grand industriel, son professeur d'université, son chef d'orchestre, son acrobate, ses marlous » (L. W., p. 262).

Cette solitude sociale, pour eux largement inédite, constitue le moteur de leurs réactions, et donc de cette enquête. Elle explique pourquoi le récit du contact entre les groupes sociaux au front est une histoire à parts inégales. Ce n'est pas, comme dans le cas insulindien étudié par Romain Bertrand, qu'on ne puisse conférer « une égale dignité documentaire » aux archives

de la rencontre[4] : l'intense mouvement de collecte et d'édition de témoignages populaires sur 14-18 a donné leurs lettres de noblesse aux écrits du peuple[5]. Non, l'inégalité de traitement s'explique de manière plus triviale : le combattant intellectuel voit nécessairement des hommes du peuple autour de lui ; l'inverse n'est pas vrai.

Cette perspective renversée tient d'abord, très prosaïquement, à la simple question du nombre. À la veille de la guerre, les bacheliers représentent 2 % d'une classe d'âge, soit entre 6 et 7 000 individus par an sur un total d'environ 300 000 conscrits (tableau 20, p. 433). La probabilité que les soldats d'une section en rencontrent dans leurs rangs est donc faible. Et la condition militaire des étudiants accentue encore la différence par rapport aux autres jeunes hommes de leur âge. Jusqu'à la réforme de 1905, lorsqu'ils n'échappent pas simplement au service actif en étant classés dans l'armée auxiliaire, ils bénéficient de la possibilité de n'effectuer qu'un an sous les drapeaux au lieu de trois. Nombre d'entre eux passent les examens pour rejoindre un peloton d'élèves officiers de réserve, là où ils peuvent côtoyer ceux de leur standing social. Enfin la concentration des étudiants à Paris induit leur dissémination sur tout le territoire dans des régiments provinciaux où ils ne connaissent personne. Or tous ou presque, y compris ceux qui n'ont pas effectué de service armé comme Henri Barbusse, Roland Dorgelès ou Georges Duhamel, vont rejoindre la grande levée en masse de l'été 1914. Lorsque sonne le tocsin d'août, les intellectuels se retrouvent donc à la fois quasiment seuls de leur espèce, inconnus des autres et parfois même ignorants des habitudes de la vie militaire. En revanche, les artisans, ouvriers et paysans effectuent un service long dans des régiments organisés sur une base locale. À la mobilisation, ils retrouvent donc toujours des connaissances voire des proches, frères ou cousins, en tout état de cause des hommes des mêmes milieux sociaux et géographiques qu'eux.

Voilà pourquoi, lorsque les soldats du peuple reconnaissent le bourgeois sous l'uniforme, c'est presque toujours sous la figure de l'exception, de celui qui sort de la norme, voire de celui qui

n'a rien à faire là. Autre possibilité plus fréquente, ils le voient sous les traits de l'officier[6]. Autant de raisons qui expliquent la rareté des écrits dans lesquels les gens du peuple évoquent frontalement les rapports de classe à travers leurs liens à des hommes issus de milieux sociaux aisés. Pour eux, l'univers du front reste un environnement populaire guère différent de celui qu'ils connaissent dans le civil.

Il suffit de retourner le miroir pour percevoir le point de vue des membres des classes supérieures : eux découvrent le peuple sous le soldat. Et ils le font sans jamais faillir parce que leur isolement social leur saute en quelque sorte à la figure. Combinée à leur penchant pour l'introspection, leur position marginale dans la section les contraint à se demander ce qu'ils font là, c'est-à-dire, presque toujours chez les intellectuels, ce qu'ils sont (ou devraient être). Enfin, ce côtoiement des masses auquel ils sont brutalement confrontés leur importe très directement : aller au peuple et savoir comment il se comporte est un enjeu pour eux décisif et parfois même au principe de leur engagement.

« Intellectuel de service »

Historiquement, le conflit est l'une des très rares situations dans lesquelles un rapprochement aussi profond et prolongé a eu lieu. À quoi, en effet, comparer une telle expérience ? On ne saurait classer dans la même catégorie des entreprises contemporaines comme celles des visites aux pauvres ou même des universités populaires[7] auxquelles ont, dans les deux cas, participé certains acteurs de ce livre : l'intellectuel y reste totalement maître du jeu. D'autres moments, semblables à la Première Guerre mondiale en ce qu'ils sont dits « de crise », peuvent venir à l'esprit. Le cas de certains mouvements résistants a pu s'apparenter à une rencontre interclasse[8], et plus encore, évidemment, les déplacements volontaires qu'ont opérés les prêtres-ouvriers, les adeptes du retour à la terre ou encore les

Extrait de la publication

établis en usine[9]. Autant de situations qu'il faudrait comparer, sous les auspices d'un rapport forcé, à l'envoi de « jeunes instruits » dans les campagnes chinoises après la révolution culturelle[10], ou même, par certains aspects, à l'enfermement d'hommes et de femmes issus de milieu sociaux très différents dans les camps de concentration nazis[11]. On peut encore songer au stage « ouvrier » en première année dans les écoles d'ingénieurs (mais il dépasse rarement le mois) ou à l'incarcération même si, dans ce dernier cas, on le sait, les cellules dites « VIP » protègent certains prisonniers parmi les plus célèbres des conséquences de la perte de leur rang. Quoi qu'il en soit, ces différents cas de brassage social ont été d'une bien moins grande ampleur numérique que celui à l'œuvre entre 1914 et 1918. En dehors d'eux, sans doute ne reste-t-il que deux situations à pouvoir prétendre au statut d'expérience comparable à ce qu'a été le mélange du front : le service militaire, mais seulement pour ceux des héritiers qui ne parvenaient pas à en contourner, de quelque manière que ce soit (la réforme, la planque, le grade), les modalités ordinaires[12], et, sous des formes évolutives dans le temps (du boursier récompensé[13] au jeune homme de bonne famille éloigné de ses « mauvaises fréquentations »), la pension. Retournons un instant à l'internat.

Dans la configuration, rare, où quelques membres des classes supérieures se retrouvent devoir partager, dans la durée, la vie la plus quotidienne de gens du peuple, une manière efficace de résumer la position des premiers au sein du groupe revient à les qualifier « d'intellectuels de service ». Avant d'indiquer en quoi la formule, évidemment anachronique, peut être utile pour analyser le brassage social des tranchées, sans doute dois-je dire, afin d'en préciser le sens, comment l'expression m'est venue. Si je l'emploie, c'est que je crois avoir été l'un d'eux. Dès les premières lectures des lettres et carnets de guerre mobilisés dans ce travail, les évocations de la rencontre entre ces intellectuels perdus dans le rang et leurs compagnons de combat m'ont rappelé mon expérience d'interne d'un lycée bisontin, le bien nommé Louis-Pergaud, un des héros de ce

Extrait de la publication

livre. Mes parents, professeur et dirigeant d'une entreprise de souvenirs-cadeaux, m'avaient envoyé à la grande ville dans un lycée estimé meilleur que celui de leur commune. Or loin de rassembler uniquement de jeunes hommes supposés « bons à l'école », l'internat accueillait presque exclusivement des adolescents fils d'ouvriers, de paysans et d'employés des villages des plateaux du Haut-Doubs. J'ai alors découvert un monde qui m'était jusque-là largement inconnu et où il m'a fallu faire ma place. Cela supposait de se faire respecter, ce qui voulait dire, notamment, apprendre à boire autant sinon plus que les autres avant d'aller vomir, maîtriser tarot et belote, si possible avec un partenaire reconnu, ou être invité à jouer, au moins comme défenseur (je n'ai jamais réussi à passer « devant »), au baby-foot du foyer. Mais faire sa place demandait en même temps d'assumer ce que j'étais, un gros lecteur, quelqu'un qui continuait à avoir de bonnes notes, ou encore qui suivait les nouvelles et débats politiques de la première cohabitation.

C'est en ce sens que l'internat m'a permis d'expérimenter très directement ce que représente le fait d'être, dans un groupe constitué, identifié – ce qui ne veut pas dire stigmatisé – comme « l'intellectuel » ou plus exactement « l'intello de service ». Tout au long de cette expérience, je suis resté dans une position singulière au regard de celle de mes camarades de chambrée. À coup sûr j'étais perçu comme un « intello » : celui qui choisit de rester à l'écart, parfois même quand les activités collectives battent leur plein ; celui qui préfère, le matin, écouter une radio « de service public » au casque plutôt que le transistor enchaînant à plein volume les tubes passant sur une station FM privée, dite « libre ». À l'occasion, j'ai aussi été « de service » : celui vers lequel on se tourne quand il est question d'un problème supposé « prise de tête », ou qu'on envoie parler avec l'autorité en cas de difficulté ; celui, surtout, qui essaie de convaincre les autres de l'intérêt de sujets qui ne font pas sens dans leur monde. Parmi mes compagnons du dortoir, peu nombreux étaient ceux que la vie politique intéressait. Sans surprise, mes tentatives maladroites pour infléchir la situation et les convaincre de l'importance

Extrait de la publication

d'Ouvéa ou des premières « lois Pasqua » sont restées largement vaines. Ces mots des mobilisations d'alors, surtout lorsqu'ils étaient évoqués, comme je viens de le faire, sous la forme de clins d'œil complices entre initiés, ne leur parlaient pas. Je découvrais ainsi, étonné, qu'on vivait très bien sans du tout se préoccuper de politique, et même souvent sans rien « y connaître ».

Sous l'angle du rapport aux autres, seulement et toutes proportions gardées, j'ai vécu une expérience comparable à celle des intellectuels combattants. Tous leurs témoignages, sans exception, en attestent : ils sont ceux dont le comportement général se distingue souvent radicalement de ceux qui les entourent, négativement comme positivement. L'intellectuel de service est, en secteur et tel qu'il se donne à lire, celui qui ne joue pas aux cartes, ne boit pas à en vomir, ne bricole pas à partir des restes d'obus et dont les initiatives lors des travaux manuels tombent souvent à plat. Inversement, il est aussi celui qui a des moyens matériels, lit, écrit et pense, commande souvent *via* un grade, fait la leçon aux autres et finit assez fréquemment par trouver un moyen de quitter les tranchées. L'une des vertus de l'expression « intellectuel de service » tient ainsi à ce qu'elle invite constamment à observer les différences sociales dans leur dimension relationnelle. Elle met naturellement l'accent sur des rapports de classe observés à hauteur d'homme, dans des situations de face-à-face, et permet de saisir le type d'environnement imposé par le front : un espace clos où chacun se retrouve sans discontinuer sous le regard des autres[14]. Revers de la médaille peut-être, elle porte la lumière sur la description des différences existant entre les groupes sociaux plus que sur celles qui peuvent distinguer les individus en leur sein.

L'expression est donc comprise en son sens le plus trivial : l'intellectuel de service joue le rôle, plus ou moins consciemment assumé selon les hommes et les situations, de celui qui ne sait pas rigoler, du monsieur je-sais-tout, du bon élève polar et appliqué jusque dans les exercices disciplinaires imposés par la hiérarchie, ou encore de celui qui préfère toujours la solitude de ses livres aux joies bruyantes du groupe. Évidemment,

Extrait de la publication

considéré individuellement, chaque témoin peut, sur telle ou telle question, s'écarter de cette image grossière. Certains vont, et c'est heureux pour cette enquête, accepter quelques parties de manille ou rejoindre les discussions des veillées dans la pénombre des granges de l'arrière-front. Mais ici l'important est d'avoir en tête qu'ils ne peuvent complètement se défaire de cette identité : dès lors qu'ils s'efforcent de préserver dans les tranchées ce qui constituait des éléments essentiels de leur vie civile (réflexions et lectures silencieuses autant que solitaires), les conditions de vie sur le front, toutes de promiscuité, tendent mécaniquement à les placer à l'écart des autres, dans cette position d'intellectuel de service.

Une mise en garde

Les rapports sociaux ne sont pas aussi caricaturaux que vous le dites, oppose-t-on souvent au sociologue. Et de fait, sans surprise, on trouve des contre-exemples dans le corpus des intellectuels mobilisés. Julien Cain, agrégé et thésard en histoire de l'art à la mobilisation, témoigne ainsi d'une résistance physique qu'il juge meilleure que celle de ses compagnons des champs : « Je suis sale, mais j'ai bonne mine, et si j'ai un peu maigri et si je suis un peu fatigué, je me porte infiniment mieux qu'une foule de gars de la campagne, dont l'énergie a faibli le premier jour et qui se sont laissés démonter. » (J. C., 30 sept. 1914, p. 131.) Marcel Clavel, nouvel entrant rue d'Ulm et jeune élève officier de 20 ans en 1914, écrit apprécier « se dérouiller » en aidant de temps à autre au creusement des tranchées (M. C., 18 juin 1916) ou encore ne pas trop craindre le froid, « habitué » qu'il est « aux sports de plein air en toute saison » (22 oct. 1914).

Le propos des deux jeunes hommes met en lumière l'un des problèmes récurrents de l'enquête qui est aussi, plus largement, une question sociologique classique : comment gérer l'articulation entre la règle et l'exception ? Il y a plus de soixante ans maintenant,

Extrait de la publication

dans une présentation de la célèbre enquête de Samuel Stouffer consacrée aux soldats américains de la Seconde Guerre mondiale [15], le sociologue Paul Lazarsfeld tournait en ridicule le préjugé selon lequel les classes populaires auraient des dispositions plus fortes à la violence (parce qu'elles y auraient été accoutumées plus jeunes et plus souvent), alors que l'intellectualité serait à l'inverse synonyme d'une capacité moindre à l'exercer [16]. Dans ce texte classique, il ironisait tout d'abord sur ceux des sociologues qui s'acharnent à démontrer l'évidence : comme attendu, les soldats dotés d'un niveau d'instruction élevé présentaient plus de symptômes prénévrotiques que les autres (les intellectuels ne sont-ils pas plus compliqués après tout ?) ; pendant leur service militaire, les ruraux avaient d'ordinaire meilleur moral que les citadins (ne sont-ils pas habitués à une vie plus rude que les délicats urbains ?). Or c'était en réalité les soldats à faible niveau d'études qui présentaient plus de troubles psychologiques, de même que les ruraux, pensant aux moissons et autres travaux de la ferme qui auraient nécessité leur présence, souffraient davantage de l'éloignement que leurs camarades urbains.

La mise au point est forte. Elle devra être gardée à l'esprit : on prendra soin, par de réguliers rappels, de ne pas juger naturelles et systématiques l'adaptabilité des classes populaires comme l'inadéquation des classes dominantes à l'univers du front. Pour autant, on ne saurait à l'inverse généraliser à partir des cas particuliers de Julien Cain ou Marcel Clavel : tendanciellement, les soldats intellectuels disent leur difficulté plus que leur aisance à s'adapter aux savoir-faire manuels requis par le système des tranchées. Encore au peloton d'instruction des élèves officiers, le second explique d'ailleurs à ses parents, un peu crâneur, que sur ce plan il ne ressemble pas aux « intellectuels ordinaires » :

> Je devrais ajouter que mes camarades m'estiment beaucoup : 1) pour la façon dont je commande (le coup de gueule réglementaire) 2) pour mon genre « costaud » 3) pour mon allure un peu abrutie (au contraire des intellectuels ordinaires). (M. C., 6 oct. 1914.)

Extrait de la publication